Document généré le 2 juil. 2025 08:11

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

« Tu es là, dans le langage »

Paul Chanel Malenfant, *Fleuves*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, 102 p.

Robert Dickson, *Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, 1997, 98 p.

Jeanne Painchaud, *Je marche à côté d'une joie (Instantanés)*, accompagné d'oeuvres de Rita Letendre et de Maximilien Jean Painchaud, Québec, Les heures bleues, 1997, 94 p.

Jean Chapdelaine Gagnon, *Île de mémoire*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, 70 p.

Hugues Corriveau

Numéro 89, printemps 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38125ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1998). Compte rendu de [« Tu es là, dans le langage » / Paul Chanel Malenfant, *Fleuves*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, 102 p. / Robert Dickson, *Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, 1997, 98 p. / Jeanne Painchaud, *Je marche à côté d'une joie (Instantanés)*, accompagné d'oeuvres de Rita Letendre et de Maximilien Jean Painchaud, Québec, Les heures bleues, 1997, 94 p. / Jean Chapdelaine Gagnon, *Île de mémoire*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, 70 p.] *Lettres québécoises*, (89), 39–40.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Paul Chanel Malenfant, *Fleuves*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, 102 p.
Robert Dickson, *Grand ciel bleu par ici*, Sudbury, Prise de parole, 1997, 98 p., 12 $
Jeanne Painchaud, *Je marche à côté d'une joie (Instantanés)*, accompagné d'œuvres de Rita Letendre et de Maximilien Jean Painchaud, Québec, Les heures bleues, 1997, 94 p., 14,95 $.
Jean Chapdelaine Gagnon, *Île de mémoire*, Montréal, Éditions du Noroît, 1997, 70 p.

« Tu es là, dans le langage »

Ciel, île, fleuves et joie, voilà un programme qui mérite qu'on s'y arrête.

POÉSIE
Hugues Corriveau

UNE VOIX PERSONNELLE ET FORTE que celle de Malenfant, même si parfois on y lit des traces vives, des échos de Saint-John Perse ici, une aventure parfois proche de Paul-Marie Lapointe là. Car penser à d'autres auteurs en lisant Malenfant, c'est entrer dans un intertexte culturel, dans une mémoire vive qui accentue la portée intrinsèque des textes donnés.

La ligne d'horizon

Paul Chanel Malenfant propose une manière originale d'habiter ses lieux de langage, ses métaphores surprenantes — telles des balises qui s'allument d'instinct au fil des poèmes —, une effervescence des rapprochements inattendus. Les poèmes de Malenfant sont toujours saturés, à ce point que leur densité faite d'affects et de pulsions concourt à ouvrir des inconscients que Bachelard n'aurait pas reniés dans leur matérialité.

Du corps à la mort, de la guerre au seul instant de l'aube, des atrocités torturées aux senteurs de lilas, voici que les poèmes tanguent, bousculés par les réalités, portés à bout de bras pour qu'adviennent, sur l'onde, les fleuves, des mots d'eau, de femme et d'outre-tombe. Le mur devant le poète se dresse ; et lui, pour qu'il s'écroule, écrit. Ces *Fleuves*, Malenfant les décrit pour que roulent en eux l'abomination et la révélation. Sous chaque pierre, le désastre de la tombe où l'eau va donner : « Où donc iront les œuvres de chair, le cœur des fruits, dans les désastres de la terre ? » (« Lumières », p. 94) Recherche sous-marine qui, de la terre à la marée, entraîne le poète dans les méandres incertains de la vérité :

Robert Dickson

> *Faut-il,* fleuve, *faire taire le poème, le rendre à la lenteur de l'encre, quand les lèvres sont scellées sur la soif ?*
>
> *Où donc a fui la grande voix flottante au-dessus des eaux ?*
> (« Voix » p. 54)

Et quand viennent au poète les images de l'angoisse, le corps fractionné, l'étrange inquiétude des morts et des vivants se rencontrent en des images saisissantes :

> *Un corps rampe, gencive à vif.* Too weak to walk. *Les néons suspendus à la douleur sont dérisoires. À l'arrière-plan, on voit un pan de paille déchirée.*
>
> *Il avance, nu et noir, comme une seule grande main de nuit sur la nuit posée et dans la stricte mémoire des dents.*
> (« Voix », p. 49)

Ce recueil de Paul Chanel Malenfant est sans doute un des plus achevés qu'il nous ait offerts, et sa mise en nomination au prix de poésie du Gouverneur général du Canada 1997 est amplement méritée. Force nous est de constater que nous sommes en présence d'une œuvre de maturité, plus épurée, et qui mène très loin le sens du poème, avec la certitude que « sur le fleuve s'inscrit l'espace de la pensée » (« Visages », p. 26).

Au-dessus, le bleu

D'une tout autre venue est le recueil « quétainouille » de Robert Dickson, *Grand ciel bleu par ici* ! Cette « chose » va dans tous les sens, avec une certaine mièvrerie appuyée. C'est confondant de naïveté, tellement qu'on aurait le goût d'aimer ça, de trouver bien charmants les émois et les petits riens « poétiqueux » du poète appliqué. Parce qu'il s'agit de cela ici, d'une poésie convenue, faite tout entière d'idées reçues sur ce que la vie quotidienne recèle de petits bonheurs, de grands malheurs et de méchantes pensées. On aurait bien envie de chantonner (et surtout pas pleurer) avec le poète : « le soleil dans le ciel et / dans le fleuve et le ciel / bleuit le fleuve est gris / à qui le petit cœur vers / cinq heures » (« entre ciel et terre (retour à Québec) », p. 22). Seigneur Dieu ! Que ne faut-il pas lire parfois ! C'est publié, et c'est là, dans le paysage littéraire. Je veux bien que le recueil ait été publié en Ontario français, je veux bien reconnaître que nous

avons, nous, notre joual, mais quand il s'agit carrément de fautes de français, faut-il trouver là un effet de style ? Ainsi, comment admettre ces expressions : « de la bonne argent » (p. 19), « si tu aurais le désir » (p. 20), « en quelque part » (p. 21), « un pays en lacs » (p. 24), « soleil de fin après-midi » (p. 37) ? Ou bien encore de navrantes maladresses : « ému je m'inonde en dedans / et sur ma chemise / gouttelettes ruisselant / dans ma barbe où / je ne ris pas du tout » (« toi, aux vues », p. 17) ? Non décidément, j'ai beaucoup de mal avec ce genre de textes qui mériteraient mieux le tiroir que l'édition. Quand le monsieur va « aux vues », il dit à quelqu'un que sa « présence / n'était pas intégrale au film / seulement à [lui] » (« toi, aux vues », p. 15) — (j'aimerais évidemment comprendre le sens abscons de la chose). Hélas ! on aurait l'envie aussi d'adresser au poète sa propre remarque, car : « il s'en contresacre de plaire à qui mieux mieux [...] continue de ne pas assez rimer / ou de trop répéterpéter / sans dessein » (p. 46). Navrant que tout cela.

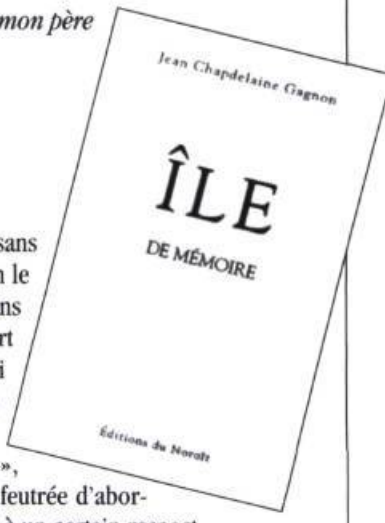
La joie, tout à côté

Les 400 coups et L'Instant même viennent de s'associer pour fonder Les heures bleues, maison d'édition qui veut publier, entre autres, de beaux livres. Or, celui de Jeanne Painchaud, édité sur papier épais et glacé, cousu et collé aurait de quoi ravir tout amateur si la page couverture n'était pas aussi laide. J'ai rarement vu quelque chose de plus rebutant que cette maquette qui semble annoncer davantage un livre scolaire de mathématiques avancées qu'un recueil de poésie. On souhaite que cette maison d'édition s'adjoigne un concepteur aux propositions moins hideuses. Mais parlons des tout petits poèmes de Mme Painchaud. Autant la naïveté convenue de M. Dickson m'est apparue superflue, autant celle de l'auteure de *Je marche à côté d'une joie* trouve un ton, une manière d'être entièrement investie dans la parole exprimée. Il faudrait sans doute qu'on questionne un peu la notion très floue que l'auteure a du haïku avec lequel les textes de Jeanne Painchaud n'ont que très peu à voir. Il ne suffit pas d'écrire concis pour croire qu'on s'inscrit dans une tradition orientale. Bref, ces poèmes de trois vers recèlent quantité de mots d'enfant, ceux prononcés par le propre fils de l'auteure, Maximilien Jean. Cela donne des textes parfois charmants, souvent émouvants : « Ta petite question / Au-dessus de mon livre : / *Tu lis le blanc ou le noir ?* » (p. 42) L'auteure a « utilisé l'italique lorsque les expressions pouvaient être attribuées à [son] fils ». Ainsi avons-nous un recueil partageant deux voix qui, se confondant, parviennent à créer un style unifié. Et c'est sans doute là le plus grand mérite de l'auteure que d'avoir pu garder cette naïveté d'enfant, d'en avoir retrouvé l'essentiel lorsqu'elle traduisait l'éveil à la parole de celui qui devant elle grandissait. Cela nous donne de petites merveilles : « Ton hoquet liquide / Un cœur / Qui bat » (p. 11), « Tu as froid dans mes bras / Tu veux que je réchauffe / Le vent » (p. 26), « Tu ne peux pas m'embrasser / Ta bouche est fatiguée / Elle a *dormi avec toi* » (p. 27), « Je sais... / Tes orteils à travers ton bas / *Commencent à te voir* » (p. 33), ou encore cette si jolie réflexion dans la cuisine « Pas du tout / Une marguerite / C'est pas pour cuire / Des marguerites » (p. 63). Quand on est ainsi convié à retrouver son âme d'enfant, quand le travail de retranscription si difficile des premiers mots est à ce point bien fait, on n'a cure de savoir si nous sommes bien devant une œuvre de poésie, car il s'agit de ne pas bouder son plaisir.

Mémoire insulaire

Dans *Les heures*, Fernand Ouellette avait accompagné la mort de son père et trouvé une manière d'en parler qui avait su imposer et un ton et une œuvre très forte. Je ne peux m'empêcher, en lisant *Île de mémoire* de Jean Chapdelaine Gagnon, de convoquer l'œuvre de Ouellette et de trouver que Gagnon est resté bien près du journal intime, d'un ton qui en dépasse rarement sa qualité intrinsèque. Mais, à n'en pas douter, il s'agit d'un livre bien écrit, parfois très touchant, bien qu'il n'accède pas toujours à la poésie. Dans les circonstances décrites, est-ce vraiment un tort, je ne saurais dire. Il faut simplement questionner l'intention de ce livre :

Été quatre-vingt-quatorze
Dans la dernière voiture achetée par mon père
Nous filons vers l'île Gagnon
Papa maman et moi
Enfant à la traîne
Même à quarante-quatre ans
(« Prémisse », p. 17)



Ce parti pris de réalisme, cette façon d'écrire sans effet, pour franche et directe qu'elle soit, mène loin le pari de la poésie. Mais il n'y a pas que ce ton-là dans ce recueil ; souvent, l'auteur recourt à l'image fort belle pour atteindre au sentiment d'abandon, car ici le père meurt : « Par analogie quand décède mon père / S'abîme un continent dont personne / Ne soupçonna l'insondable abondance. » (« Origines », p. 13) C'est peut-être bien à cause de cette façon feutrée d'aborder les choses de la mort que nous sommes portés à un certain respect devant ce texte qui est tout entier chant de la défaillance, douleur et oraison, forme de reconnaissance dont les accents de vérité éteignent peut-être un peu le sens critique. Jean Chapdelaine Gagnon, il faut le reconnaître, a du courage de vouloir ainsi reprendre le thème de Ouellette, d'entrer à vif dans cette émotion de la perte pour affronter le monstre. Exposant le mourant, Gagnon entre dans la chambre mortuaire pour exorciser sa peine et son effroi, cherche au jardin les sons vivants, les saisons où le cœur tenait encore son chant. « L'île ne nous reverra plus ensemble » dit le poète (« Au décompte du temps », p. 40), et cette désertion rend le monde à son propre abandon. D'autant plus qu'en ce lieu de tranquillité, d'autres morts rôdent : « Pas un coin de la terre qui ne fût retourné / Pour y enfouir les os d'un père / D'un amant d'un frère. » (« Vivre », p. 69) Ce temps fut terrible, et le poète regarde les témoins abattus avec des accents parfois d'une étonnante préciosité : « En telle douceur que leur a échappé / L'instant précis de son départir. » (« Lignes de vie », p. 53) Recueil entre journal et poème, entre un ton clinique et l'habituel lyrisme propre au poète. De toute façon, livre courageux qui va en ces lieux devant lesquels souvent nous séduit l'aveuglement.